

CONTESTATION DU COLONIALISME ET ETHNO-AGRONOMIE

L'Algérie fut une colonie de l'agriculture. Nombreux furent les Français (et les Espagnols) qui s'établirent dans ce pays pour y pratiquer eux-mêmes l'agriculture. Ces colons parvinrent à s'approprier de grands domaines sur les terrains les plus fertiles, mais difficiles à travailler, dans les plaines littorales et les vallées intérieures. Alors que les fellahs algériens cultivaient du blé dur destiné à la confection de leur couscous et ne disposaient encore bien souvent que d'aires traînées par des ânes, les colons introduisirent en Algérie le blé tendre destiné à l'export pour la fabrication de pains en Métropole et purent employer des moyens de production bien plus puissants : charrues attelées à des bovins ou des chevaux de trait, puis charrues à disques et semoirs tirés par des tracteurs américains. La vigne fut aussi largement cultivée sur les coteaux dans ce pays musulman.

Devenu enseignant-chercheur à « L'Agro » (l'Institut National Agronomique), René Dumont a très peu publié sur l'Algérie française ; mais anticolonialiste notoire, il sera, en 1960, l'un des signataires de la fameuse « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », mieux connue sous le nom de « Manifeste des 121 ».

MD



Henri Dormoy, *L'Algérie, pays de grande production agricole*, affiche publicitaire, 1931



Enseignements à l'Institut National Agronomique et création de la chaire d'agriculture comparée

Devenu enseignant à l'Institut National Agronomique (INA) de Paris en 1933, René Dumont commence à parcourir la France et le monde pour y étudier la grande diversité des agricultures, avec le souci permanent d'apporter des solutions concrètes aux problèmes techniques et organisationnels auxquels se trouvent confrontés les agriculteurs, en s'inspirant notamment des expériences paysannes qu'il a eues l'occasion d'observer au cours de ses fréquents voyages. En 1946, à une

époque où la France était encore largement déficitaire en céréale, lait et viande, René Dumont publie son ouvrage intitulé *Le problème agricole français. Esquisse d'un plan d'orientation et d'équipement* dans lequel ses propositions peuvent être qualifiées aujourd'hui de « productivistes ».

René Dumont devint professeur titulaire de la chaire d'agriculture comparée lors de sa création à l'INA en 1953 et y poursuivit son enseignement jusqu'à son départ à la retraite en 1974. Vivement préoccupé par l'augmentation accélérée de la population mondiale et des risques de graves pénuries alimentaires qui en résultent (*Nous allons à la famine*, 1966), il met en garde contre les dangers de l'explosion démographique dans les pays du Tiers Monde et proclame la nécessité d'y mettre en œuvre des programmes de contrôle des naissances rigoureux.

Ses anciens élèves gardent de lui le souvenir d'un homme de conviction, d'un pédagogue talentueux, ayant un goût certain pour la provocation, mais sachant aussi faire part de ses nombreuses expériences et leçons accumulées sur le terrain : un personnage enthousiaste, combatif et chaleureux.

MD

Un agronome sous Pétain

Marqué par la grande guerre de 1914 - 18 et défenseur du « pacifisme intégral » prôné par la Ligue internationale des combattants de la paix, René Dumont n'a pas rejoint la Résistance durant la Deuxième Guerre mondiale. Il écrivit plusieurs articles de vulgarisation agricole dans « La Terre française », hebdomadaire contrôlé par le gouvernement du Maréchal Pétain, comme toutes les autres revues de l'époque. Ce qui lui fut sévèrement reproché par un dénommé « Réseau Voltaire », lors de ses funérailles en 2001. Sans que ne soient mentionnées ses prises de position courageuses en faveur des étudiants juifs de l'Institut National Agronomique.

MD



Affiche de propagande pétainiste, vers 1941

Les leçons de l'agriculture américaine

Suite à une première mission d'études aux États-Unis, réalisée à la demande de Jean Monnet, commissaire général au plan, René Dumont propose en 1949 de tirer « *les leçons de l'agriculture américaine* » et prône la réalisation, en France, d'une « nécessaire révolution fourragère », avec retournement des prairies naturelles et mise en place de cultures spécifiquement destinées à l'alimentation du bétail. Il constate que dans les diverses régions agricoles nord-américaines (*dairy belt, corn belt, wheat belt, cotton belt*, etc.), la moto-mécanisation des systèmes de culture et d'élevage était allée de pair avec une intensification et une spécialisation croissante des systèmes de production agricole. Notre

agronome ne tarda donc pas à conseiller de restructurer la taille et la forme des exploitations agricoles françaises de façon à y favoriser « la constitution de grands ensembles ayant une utilisation homogène ; ici la forêt, là le pacage, enfin le labour sur les meilleures terres ». Il reconnaîtra plus tard avoir été un peu excessif dans ses propositions de remembrement et d'abattage des haies, sans avoir pris suffisamment en compte les dangers qu'elles présentaient pour la gestion conservatoire des eaux et des sols.

MD



États-Unis : récolte du coton au
cotton-picker, tirage argentique,
fonds René Dumont, 1946

LE PRODUCTIVISME : NOURRIR LA PLANÈTE

René Dumont eut sept fois l'occasion de parcourir (assez longuement) les campagnes chinoises, dont trois fois en République populaire de Chine après la révolution de 1949 et une ultime visite en 1985-86 à Taïwan. En comparaison avec les situations agricoles et alimentaires qu'il avait pu observer en Inde et au Bangladesh, l'agronome n'a pas manqué d'être séduit par certains aspects de la « Révolution culturelle » chinoise et des efforts accomplis dans ce pays en matière de régulation démographique. Tout en s'interrogeant sur sa difficulté d'y apprécier avec exactitude « le prix de la réussite » et de vraiment comprendre la société chinoise qui « ne nous montre qu'une partie de sa vérité ».

Vivement préoccupé par l'augmentation accélérée de la population mondiale et des risques de famines qui en résultent, René Dumont publia en 1966 un ouvrage particulièrement alarmiste, *Nous allons à la famine*, dans lequel il a souligné les dangers de l'explosion démographique dans bien d'autres pays du Sud (le "Tiers Monde") et proclamait haut et fort la nécessité d'y mettre de toute urgence en œuvre de vigoureux programmes de contrôle des naissances, à l'exemple de la Chine. Pour en finir avec le problème de la faim, l'agronome proposa de jouer simultanément sur les deux paramètres : les gains de productivité agricole et la régulation démographique.

MD



Voyage en Chine avec Marcelle Auclair, Michel Leiris, Paul Ricoeur, Chris Marker..., tirage argentique, fonds René Dumont, 1955

René Dumont
recevant des
étudiants (Ben Bella)
chez lui, rue des
Fossés-Saint-Marcel,
tirage argentique,
fonds René Dumont,
années 50



TIERS-MONDISME ET MANIFESTE DES 121

Aux yeux de René Dumont, le monde n'est pas binaire mais ternaire. Il y a certes l'occident capitaliste contre lequel l'agronome lance ses foudres les plus percutantes ; il y a aussi le pôle communiste dont il dénonce sans tarder les illusions, les aveuglements et les méthodes (malgré une tendresse affirmée pour la Chine dont il admire l'extraordinaire civilisation paysanne). Mais l'époque des indépendances et des révolutions a précipité un troisième acteur sur la scène de l'histoire : le Tiers-Monde. L'agronome s'en réclame corps et âme et il s'affiche toujours en première ligne - avec quelle hargne ! - dès qu'il s'agit de prendre fait et cause pour lui. Sa participation au Manifeste des 121 en 1960 qui revendique le droit à l'insoumission contre la guerre d'Algérie en est l'illustration. Une parmi tant d'autres.

Le Tiers-Monde constitue l'ADN de Dumont. N'est-ce pas là-bas, dans les savanes, les rizières ou les sierras, que survit l'essentiel de l'humanité, à commencer par ces millions de paysans affamés et démunis de tout ? N'est-ce pas là-bas, au sein de ces multitudes anonymes et souffrantes, que peut se construire un autre type de développement, basé sur les ressources locales, le respect des savoir-faire, la justice et les besoins du plus grand nombre ? Dumont, homme de terrain et d'observation, d'écoute et de questionnement, a constaté la double impasse des deux grands systèmes qui mènent le monde. C'est désormais dans le Tiers-Monde qu'il place ses espoirs, c'est à partir de là qu'il imagine une voie de ressaisissement pour l'humanité toute entière.

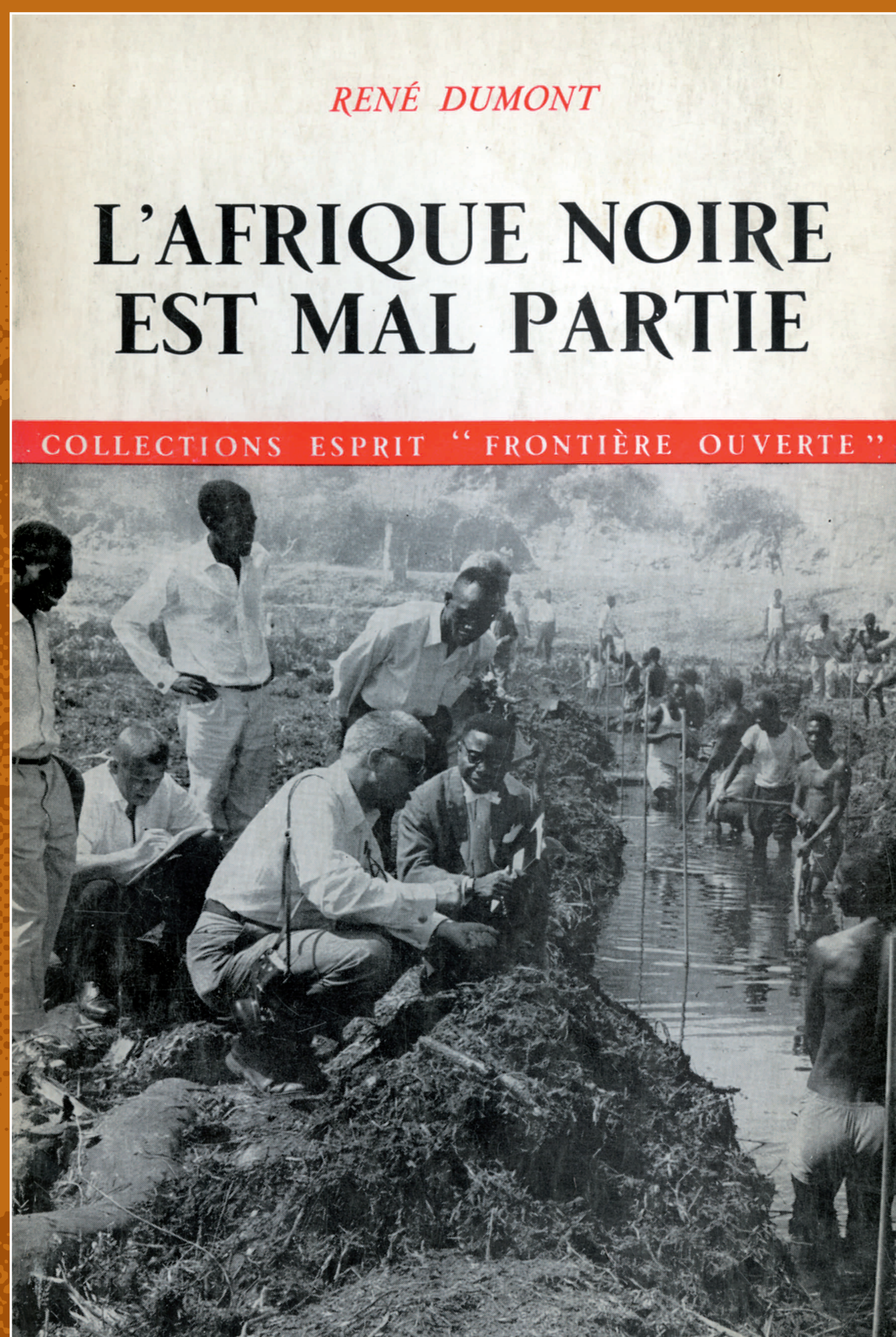
Alors l'agronome boucle son sac et, pendant des dizaines d'années, on va le voir sillonner sans relâche l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud, parcourir les pistes, les villages, rencontrer les hommes et les femmes des champs et des bidonvilles. Il multiplie les voyages d'étude à la demande des pères des indépendances et des révolutions : Nehru, Ben Bella, Bourguiba, Castro, Nyerere, Senghor, Chou En-Lai... Il prodigue conseils et recommandations. Il dénonce les premières bavures. Très vite, il s'aperçoit que les dirigeants du Tiers-Monde engagent leurs pays sur la voie d'un « mal développement ». Il publie, dès 1962, un livre prémonitoire, *L'Afrique noire est mal partie*. D'autres suivront dans la même veine. Pas question de compter sur Dumont pour fermer les yeux.

JPB

L'AFRIQUE NOIRE EST MAL PARTIE

P eu après l'avènement des anciennes colonies françaises, belges et britanniques, à l'indépendance, René Dumont publie son célèbre ouvrage : *L'Afrique noire est mal partie*. Il considère que l'indépendance politique octroyée aux jeunes états africains ne représente en rien une « décolonisation » économique ; mais loin d'imputer toutes les difficultés à la seule présence étrangère, René Dumont dénonce aussi la corruption des nouveaux dirigeants nationaux et le mépris qu'ils manifestent trop souvent à l'égard des paysanneries. Ce qui ne manqua pas de provoquer de violentes réactions à son encontre de la part de nombreux chefs d'États africains. Dans un ouvrage ultérieur (*Pour l'Afrique j'accuse*) publié en 1986, René Dumont devait manifester davantage de sympathie pour les orientations politiques de Julius Nyerere (Tanzanie) et Thomas Sankara (Burkina Faso) qui disaient vouloir accorder la priorité au développement agricole en s'appuyant sur des « associations villageoises » et des « communautés de base ». Mais très réservé à l'égard des expériences qui se référaient au socialisme, auxquelles il reprochait surtout le peu d'initiatives laissées aux paysans, le célèbre agronome a dénoncé les « bureaucraties » qui procédaient au regroupement forcé des paysans, tels que ceux opérés dans les *Ujamaa* tanzaniennes.

MD



L'Afrique noire est mal partie
(couverture de l'édition originale
ayant appartenu à René Dumont),
Paris, Seuil, 1962

René Dumont et Fidel Castro à Cuba, tirage argentique, fonds René Dumont, 1969



DUMONT À CUBA

L'histoire entre Dumont et Cuba est celle d'une passion déchirée. Comme beaucoup en Europe, l'agronome s'enthousiasme pour la révolution qui chasse le dictateur Batista et l'emprise américaine. Il y voit la trace d'un « socialisme humaniste » qu'il appelle de ses vœux. Dès la prise de pouvoir des barbudos, il se précipite à La Havane pour offrir ses services. Toujours la même conduite : aller là où il peut être utile, donner un coup de main, affronter les difficultés. La priorité du nouveau régime n'est-elle pas de mettre en œuvre une réforme agraire ?

Dès qu'il débarque, en pleine effervescence post révolutionnaire, Dumont s'inquiète. Il voit « un magnifique enthousiasme assorti d'un dangereux désordre ». « Pour la révolution rien d'impossible ! » clament les slogans. L'agronome fait entendre une légère discordance : « Avant

de fabriquer des consommateurs, la révolution doit fabriquer des producteurs ». Et il exprime ses doutes autour de lui. Y compris à Fidel Castro au cours d'une longue conversation. Le Lider Màximo balaie ses critiques. Il suffit pour le nouveau pouvoir d'appliquer les formules de la planification socialiste. Une aberration pour l'agronome qui revient néan-

moins quelques mois plus tard à Cuba. Il fouille, enquête, travaille. Le verdict est de plus en plus sévère et tient en une centaine de pages qu'il remet à Castro. Si elle continue ainsi, de projets démesurés en autoritarisme bureaucratique, la révolution va échouer. Ce n'est pas de « granjas del pueblo » (fermes d'État) dont l'île a besoin mais de petites unités de production basées sur la responsabilité des gens. Le peuple n'a que faire des « hommes nouveaux » ni des rêves exaltants, il lui faut du travail rémunéré à sa valeur. Bref, Dumont, sur place, campe l'image inversée de Che Guevara, à l'opposé d'un socialisme imaginaire.

Trois ans plus tard, Dumont revient, puis encore une fois, six ans après, au moment où va être lancée la grande zafra. Il est viscéralement attaché à la révolution cubaine et veut l'aider à échapper à ses dérives. Il prévient Castro que, vues les conditions, la grande récolte de canne à sucre n'atteindra pas les sommets prévus et les faits lui donneront cruellement raison. Mais Castro n'en démord pas. Au cours d'une dernière rencontre, les deux hommes s'affrontent durement. Castro hurle et accuse ouvertement l'agronome d'être un ennemi du socialisme et un agent de la CIA. Dumont plie bagage avec une lettre en guise d'épithaphe au Lider Màximo : « Tu penses travailler pour le peuple mais tu ne sais pas qu'il faut d'abord travailler par le peuple ».

Transformer la nature pour l'amener à produire de quoi nourrir les populations. Pour Dumont, c'est ça le job choisi dès la prime jeunesse. En finir avec la famine, ce pire ennemi du genre humain, voilà l'objectif que l'agronome s'est fixé et qui a envahi son existence, jusqu'à son dernier souffle.

Son respect instinctif de la terre et des équilibres naturels n'empêche pas le jeune agronome de tout mettre en œuvre pour forcer la nature à produire ce dont les hommes ont besoin tout en améliorant la condition paysanne. Alors il devient un des principaux « bâtisseurs de sol » et, dans l'après-guerre, un des promoteurs de la révolution agricole française, à coup de tracteurs rugissants, d'intrants chimiques, de prairies permanentes, de

remembrements et d'assainissement des zones humides. Priorité donc à tout ce qui peut valoriser la production agricole, comme aux États-Unis où il est allé constater les stupéfiants progrès de productivité. Produire plus pour mieux distribuer et répartir : l'agronome Dumont est en phase avec le Dumont socialisant.

Mais voilà, avec Dumont, aucun dogme ne résiste aux contradictions du réel. Le doute s'insinue à mesure que l'homme gagne en expérience sur le terrain. La fréquentation assidue des terroirs du Tiers-Monde lui révèle peu

à peu la contrainte écologique. Il voit les ravages du productivisme agricole, intensifiés au Sud par les cultures de rente. Il conseille de plus en plus la prudence dans les efforts de modernisation. Progressivement une inquiétude monte en lui. Et s'il faisait fausse route ? René Dumont relève sur le terrain de plus en plus d'indices inquiétants. La destruction des sols, des forêts, des eaux, du climat, de la diversité des espèces, la fragilisation des équilibres et des ressources naturelles sapent le grand rêve de l'abondance pour tous tel qu'il l'envisageait jusqu'à présent. Son regard change. La dimension écologique s'empare de lui comme une fièvre. La machine productiviste qu'il a contribué à lancer est devenue une machine folle.

Alors Dumont n'hésite plus. À 60 ans, alors qu'il mène une « carrière » prestigieuse, il quitte la logique qui l'a toujours habité et effectue un grand tournant. Il s'arrache à ses certitudes et, sans état d'âme, avec la fougue d'une nouvelle jeunesse, il se lance à contre-courant des idées dominantes. Pour lui désormais, toute la pensée progressiste et tiers-mondiste doit se réorganiser autour d'un nouvel axe écologique. Il ne s'agit plus que le tiers-monde rattrape son retard et que la répartition soit plus juste.

Ce sont tous les modes de production et de consommation qui demandent à être revus car leur extension en l'état conduirait à la catastrophe planétaire, à commencer par l'aggravation de la famine.

En 1973, il fait paraître *L'utopie ou la mort*, son deuxième plus grand succès de librairie après *L'Afrique noire est mal partie*, premier grand manifeste écologique français, où il jette en vrac un plan de mobilisation générale pour la survie de l'humanité. Le nouveau Dumont est arrivé. « Ce livre constitue une remise en cause à peu près totale de la conception de l'agronome » écrit-il en forme d'autocritique.

JPB

L'utopie ou la mort (couverture de l'édition originale), Paris, Seuil, 1973



Après la mort de Georges Pompidou, une élection présidentielle anticipée doit se dérouler en France en 1974. Dumont, comme d'habitude, est loin, en vadrouille dans son cher Tiers-Monde, et peu intéressé par les gesticulations hexagonales. En avril, il revient d'Alger et débarque à Orly en djellaba. Deux jeunes garçons, Georges Krassovsky et Brice Lalonde, l'attendent et lui proposent de le conduire à Paris dans leur vieille deux-chevaux. Tout de go ils lui proposent de devenir le candidat des écologistes à l'élection présidentielle. « OK, leur répond immédiatement Dumont, j'ai trois semaines de vacances avant de repartir au Togo, je vous les donne. À une condition cependant : que l'on parle du Tiers-Monde ».

À 70 ans, voilà l'inclassable et turbulent Dumont intronisé candidat à la présidence de la République, une première mondiale pour les écologistes. Des troupes, il n'y en a guère. De l'argent, il n'y en a pas. Et de plan de campagne, encore moins. Qu'à cela ne tienne. Dumont se prend au jeu, s'emparant avec appétit d'une tribune médiatique

PREMIER CANDIDAT ÉCOLOGISTE À UNE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

imprévue pour asséner ses vérités. Le vieux baroudeur à cheveux blanc et au pullover rouge fait taire les querelles qui déchirent les vingt-huit associations qui soutiennent sa candidature. Il s'installe sur une péniche en bord de Seine d'où il règne avec humour. D'entrée il refuse de lire à la télévision ou à la radio les textes qu'on lui propose. Pas question non plus de faire une campagne témoignage et de se désister pour le candidat de la gauche, François Mitterrand, comme on le lui conseille. Pas même d'appui public au deuxième tour. Dumont fait une campagne d'incorruptible et incorrigible écolo autour d'une idée clé : la réduction de la consommation du tiers le plus riche de la population française ! Ses

déplacements drainent beaucoup de monde (en vélo car il interdit les mobylettes), ses réunions publiques sont animées, houleuses parfois, et le vieil agronome ne laisse pas sa part aux chiens quand la polémique fait rage. À la télévision, il étonne ou plutôt il détonne. Ses propositions font se cabrer les commentateurs. Ne propose-t-il pas de passer le litre d'essence (vendu 1,50 franc à cette époque) à 5 francs pour économiser une ressource rare et interrompre la destruction du climat ? Ne le voit-t-on pas se saisir en direct d'un verre d'eau claire et le boire solennellement « avant que nous en manquions » ? Ce premier acte de communication moderne marquera les esprits. L'écologie est lancée et elle a pris le visage de ce vieux monsieur à la crinière blanche et à la voix claire.

Dumont ne se fait cependant aucune illusion et confie à qui veut l'entendre que le verdict des urnes lui donnera entre 1,25 et 1,35 % des voix. Résultat : 1,33 %. Dumont est le seul à ne pas se montrer déçu. Il laisse les militants discuter de l'avenir de leur mouvement. Lui, il remet immédiatement cap au Sud : « Je vais me servir de ma

notoriété pour parler de la famine dans le monde ». On le verra une semaine après en Afrique, sur le plateau des Dayes, ferrailer contre les autorités locales à propos de la meilleure méthode de plantation des caféiers niaoulis...

JPB



Péniche de René Dumont lors des présidentielles, tirage argentique, fonds René Dumont, 1974

Après 1974, les combats écologistes

En 1976, il est le suppléant de Brice Lalonde à une élection législative partielle à Paris et soutient encore ce dernier lorsqu'il se présente à l'élection présidentielle de 1981. "Un écologiste contre un socialiste (François Mitterrand), je soutiens l'écologiste" affirme-t-il. Mais en 1984, aux élections européennes, il refuse de s'impliquer dans la liste que le même Lalonde montera avec des centristes et des radicaux de gauche. Il rejoint la liste des Verts en dernière position. Sur la profession de foi, deux photos de Cartier-Bresson : le vieux Dumont et le jeune Waechter. En 1986, il est tête de liste des Verts à Paris pour les élections législatives puis, en 1988, à l'élection présidentielle, il soutient à la fois Antoine Waechter et Pierre Juquin puisque tous les deux se réclament de l'écologie. En 1992, il accepte de figurer sur

Dumont, tout à ses voyages d'étude et à ses préoccupations planétaires, préfère tracer tout seul son sillon écolo en assénant sa nouvelle foi: "L'écologie résume tous nos problèmes, toutes nos crises". L'objectif final du vieil agronome reste le même: être l'avocat des multitudes des sans voix qui, déjà soumises au concasseur de l'économie-monde et aux pires injustices sociales, sont maintenant les premières victimes du désastre écologique. La boucle est bouclée. "Après avoir volé et pillé le tiers-monde, nous sommes en train de démolir ses climats"

JPB



Quand vous voudrez..., affiche de Brice Lalonde
pour les Amis de la Terre, 1976





Avec Charlotte, au bout du monde

René Dumont ne serait sans doute pas allé au bout de lui-même et de ses combats si Charlotte Paquet ne l'avait pas accompagné jusqu'à son dernier souffle.

L'agronome rencontre Charlotte en octobre 1968 lors d'un voyage au Canada où l'Université d'Ottawa l'a invité pour lui remettre le titre de docteur *honoris causa*. Immédiatement le courant passe entre le vieux guerrier de la cause des déshérités (il a 64 ans à cette époque) et la militante de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne qui, au Québec, a dû interrompre ses études à la mort de son père pour aider sa mère à subvenir aux besoins d'une nombreuse famille.

Une longue relation amoureuse doublée d'une complicité politique commence. À distance... Pendant plusieurs années, René écrira à Charlotte quasiment tous les jours. Mais en 1982 (René Dumont a alors 78 ans), l'agronome qui n'a jamais pris sa retraite décide de prendre le taureau par les cornes. En mars, il prend un avion pour l'Amérique et lui propose rien de moins que de l'enlever. Bouleversée, Charlotte accepte. En juin, elle est à Paris avec sa valise. Qu'elle a à peine le temps de défaire. Deux jours plus tard, Dumont l'embarque avec lui pour un voyage en Chine.

À partir de ce moment et pendant vingt ans, Charlotte vit et travaille avec René. Elle l'accompagne partout. Elle est devenue la paire d'yeux supplémentaire de l'agronome. Elle signe six livres avec lui. Elle attire particulièrement son attention sur la situation et le rôle des femmes dans les zones rurales des pays du Sud. Pourtant avare en confidences, Dumont lâchera un jour : "Charlotte est le secret de ma longévité"

JPB

Devenu écologiste, le célèbre agronome n'en continua pas moins de mener son combat contre la faim et la malnutrition. En insistant toujours davantage sur les conditions à réunir pour développer des formes d'agriculture à la fois productives et durables dans le monde : « maîtriser la démographie et éviter l'urbanisation effrénée », « sortir du chômage par la réduction du temps de travail », « améliorer l'irrigation et faire payer l'eau assez cher », « économiser les énergies fossiles et réduire les émissions de gaz à effet de serre », « préserver la biodiversité domestique et sauvage », « réaliser d'authentiques réformes agraires », « réduire l'écart Nord - Sud devenu intolérable », « refuser les inégalités excessives et les gaspillages », etc.

Et de reconnaître d'emblée en 1986 que « nous sommes encore très ignorants », dans la préface de l'ouvrage *Agroécologie, bases scientifiques pour une agriculture alternative* de Miguel Altieri (autre célèbre agronome et professeur à l'Université de Berkeley - USA). Écouter les paysans, manger à leur table, se ressourcer auprès d'eux, reconnaître leurs savoir-faire, savoir sauvegarder leurs anciennes variétés végétales et races animales tout en imaginant de nouvelles façons de produire plus et mieux. Voilà donc ce que fut l'une de ses dernières recommandations aux agronomes. Et de poursuivre en conclusion de l'un de ses ouvrages d'agronome écologiste (*Famines, le retour*, 1977) : « Le combat continue ».

MD

Agronome, pacifiste et écologiste : nourrir la planète durablement



René Dumont en Côte d'Ivoire, tirage argentique, fonds René Dumont, 1990

Au soir de sa vie, l'agronome, qui a vu de ses propres yeux la plupart des misères du monde et qui a assisté souvent en première ligne aux convulsions du XX^e siècle, ses guerres, ses révolutions, ses bouleversements, le vieux baroudeur, qui s'était fixé comme objectif qu'aucun village ne meure de faim après qu'il soit parti, le bagarreur impénitent se sent gagné par la lassitude et les déceptions. La trajectoire du monde lui paraît plus inclinée vers "une défaite de la civilisation". Dans ses derniers ouvrages ou articles, il fait le compte et en conclut que l'humanité a perdu le contrôle de sa démographie, de ses technologies, de sa consommation, de son climat, de son environnement, de ses valeurs. Tout s'enchaîne, selon lui, dans le sens de la plus grande pente. La dégradation écologique entraîne le déclin économique, lequel précipite la désintégration sociale. Alors l'agronome allume ses derniers feux d'une plume acerbe quitte, une nouvelle fois, à passer pour Cassandre. Si, au plus tôt, l'humanité n'inverse pas les tendances qui la précipite vers une rupture dramatique, "les dés seront jetés" s'exclame-t-il, "nous ne tarderons pas à payer nos extravagances".

Les inquiétudes finales

Chaque fois qu'il les a exprimées au cours de ses longues années d'activité, les "prophéties" de Dumont se sont, pour l'essentiel, révélées exactes. Son ultime vision de l'avenir, frisant l'Apocalypse, serait-elle, pour une fois, exagérée ? Rien n'est moins sûr.

JPB



René Moreu, *Le Nuage bleu*,
série « pictogrammes », peinture acrylique,
craie et feutre sur bois, 2002.



Sergio Birga, *Tour de Babel*, fusain sur papier, 1981.